

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr. 1
Six mois.	3 fr. 1
Trois mois.	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresses tous ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

VERS L'ICARIE

A l'aérodrome d'Issy. — Le triomphe des aviateurs

Il faut s'incliner devant les faits : l'aviation, tant discutée si récemment encore, est entrée de haute lutte dans le domaine des réalités. A cette heure, c'est l'humanité tout entière qui, soulevée d'admiration, salue l'effort de quelques hommes, entre tous audacieux grâce auxquels, peut-être, la face du monde sera changée demain.

Pour nous, internationalistes, un incommensurable espoir est maintenant permis. L'aérodrome, c'est, peut-être, l'abolition des frontières dans un avenir rapproché !

Oh ! nous savons bien : la science, qui devait rendre les guerres impossibles, en a fait une chose toujours plus horrible, toujours plus meurtrière. Les découvertes libératrices sont si suivies, il est vrai, de découvertes de mort ; et télégraphe, chemins de fer, cent autres instruments merveilleux dus à la science, ont bien vite servi à renforcer les barrières que la barbarie dressa entre les hommes. Cette fois, cependant... la science ne menace-t-elle pas de l'emporter ? Songez au nombre énorme de machines ailées que nous verrons bientôt. Leur multiplication toujours plus grande, leur puissance sans cesse accrue ne vont-elles pas triompher de toutes les précautions imaginables ? On peut croire que oui.

A cette pensée, on est pris d'un intense frisson d'enthousiasme devant le raid merveilleux des Aubrun et des Leblanc. Icare n'est plus une fable. L'homme vole ! La conquête du ciel est un fait accompli. Demain, peut-être, l'humanité esquissera sur des bases imprévues la société libre que Cabot rêvait, par une étrange coïncidence, sous le nom d'Icarie.

Devant cet avenir prodigieux que voit s'ouvrir l'aviation, qu'on fait les pouvoirs publics ? Rien, comme toujours. Lorsqu'ils interviendront, ce sera comme toujours, sous prétexte de protéger une industrie nouvelle, pour entraver son essor, des deux côtés de la frontière. A l'initiative privée, qui a tout fait en cette matière, revient encore l'honneur de ce Circuit de l'Est qui restera fameux dans les annales de l'aviation.

Hommage soit rendu au journal qui en assumait la charge ; ce que n'ont fait ni l'Etat, ni les Carnegies, ni les Rothschild, le *Matin* l'a fait. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour rendre justice au *Matin*, que nous avons toujours gardé vis-à-vis de lui notre franc parler et que nous protestons d'autre part, aujourd'hui même, contre la scandaleuse extinction des 5.000 pièces d'or, prix du Circuit.

Mercredi, 5 heures. — Temps radieux. Allons, la journée s'annonce bien. Ce sera l'Austerlitz des aviateurs !

Pour l'instant, il s'agit de se rendre là-bas. Chose peu commode. Les trains de ceinture doivent passer archibondés ; les voitures, les autos... hélas, ça n'est pas pour les rédacteurs du *Libertaire*. Il faut se résigner et voir les trains.

En voici un : plein à craquer, avec des voyageurs suspendus en grappes sur les marches, entre les wagons ! Et la foule qui reste emplit le quai ! Attention, un deuxième convoi... Un espace vide entre deux wagons... Hop ! nous y sautons, nous accrochant comme nous pouvons, les pieds posés sur un tampon de fer, aussi mal placés que possible. Bah, nous partons, c'est l'essentiel.

6 heures et demie. — La matinée est exquise ; aussi les foules accourent-elles montre d'une humeur charmante, et l'on avance, sans bousculades, parmi quantité de petits étalages où se débitent pain, vin, café, etc...

Enfin voici la pelouse des fortifs, au bord du champ de manœuvres. C'est là. La foule attend, confiante en l'issue de la dernière étape, devisant d'aviation. Le beau périple aérien que Leblanc

et Aubrun auront terminé ce matin ! Paris, Troyes, Nancy, Mézières, Douai, Amiens, Paris ! Une émotion inexprimable nous étirent. Tant de difficultés vaincues, et de quelle nature ! Brouillards, pluies, tempêtes, les aviateurs ont tout bravé, triomphé de tout.

Tout à l'heure les splendides oiseaux apparaitront en plein azur, impressionnants comme le serait la visite d'un habitant céleste. Et quelque chose du sentiment religieux qui saisissait les Egyptiens d'autrefois en voyant planer l'épervier sacré, semble passer dans l'âme de tous...

De fines bandes de nuages tissent l'espace teinté d'un bleu délicat ; l'air est d'une douceur printanière, et sur la plaine, depuis les côtes d'où vont surgir les oiseaux merveilleux jusqu'au-dessus de nos fronts, le ciel s'incurve immensément, comme s'il avait voulu s'ouvrir pour faire une apothéose aux hommes volants qui vont venir...

6 heures 10. — Un biplan à l'horizon ! Simple tache d'abord, cela se précise bientôt et l'on aperçoit les deux ailes superposées de la machine-oiseau : un aéroplane militaire, paraît-il. Quelques instants après, il se pose en effet devant nous, à quelques pas de son vaste nid, un des hangars dressés dans l'immense aérodrome qu'est le champ de manœuvres d'Issy.

7 heures moins dix. — Un monoplan ! La simple flèche qu'il fait au loin, là-bas, dans les nuages, devient rapidement aéroplane, et un majestueux Blériot surgit derrière nous. Dans un bourdonnement d'énorme insecte il avance, il est sur nous. Avec une aisance, une grâce, une sûreté incomparables, il passe, il descend. Quand il touche le sol, les spectateurs, massés par centaines de mille, tout autour du cirque immense, saluent l'aviateur d'une longue ovation.

C'est Leblanc ! Le circuit est accompli ! Toutes les poitrines se gonflent, et lorsque le triomphateur passe en auto, la foule l'accueille par des acclamations frénétiques.

Quel beau vol ! Cet appareil sera perfectionné, mais jamais, à coup sûr, on ne fera rien de plus joli, de plus gracieux que ces libellules qui fendent si légèrement et si rapidement l'espace.

7 heures. — Aubrun ! voilà Aubrun ! Et c'est lui, en effet, qui s'avance par-dessus nos têtes, là-haut, sur son beau monoplan aux ailes éployées !

Il passe, pique droit sur le ballon qui marque l'atterrissage, plonge et s'abat doucement sur le sol, émerveillant les spectateurs sans nombre par la ligne pure qu'il décrit dans son vol. En vérité, cela est d'un grand style, d'une saisissante et imprévue beauté.

Comme Leblanc, Aubrun accomplit en auto un tour de la vaste piste, recueillant au passage d'éclatants témoignages d'admiration.

A dater de ce jour, on peut le dire, le ciel est conquis. L'avenir de l'humanité est gros de promesses nouvelles.

Silvaire.



LE VEAU D'OR.

Le *Matin* a la générosité plutôt lourde. Ce serait à croire qu'il veut dégoûter le vainqueur du Circuit de l'Est de recevoir le prix de sa vaillance.

Imaginez que depuis quelques jours on peut voir, exposés dans une des vitrines du journal, les 100.000 francs en

espèces promis par le *Matin*. Or, du petit jour jusqu'après minuit, combien de misérables défilent devant ce coin de Paris, combien de familles contemplant le monceau d'or étalé là.

L'autre jour, un pauvre hère en guenilles, accablé de fatigue, sans doute après avoir « refilé la comète » toute la nuit, sommeillait là-dessous, à même le trottoir, vivant reproche de l'indécence exhibition.

On se demande comment il se fait qu'un paria n'ait pas souligné d'un pavé lancé dans la vitrine, l'indignation que soulève l'étalage de cette fortune.

Jeter un parer déji aux affamés, exciter chez les autres le culte du veau d'or, si c'est là de la réclame, elle est d'un goût exquis, en vérité.

SPORT DANGEREUX.

Notre métier est un sport, disent les couvreurs plombiers aujourd'hui en grève. Mais combien de nos élégants sportifs voudraient le pratiquer, surtout au même tarif ? L'engance patronale trouve pourtant que c'est assez.

Quand les hissera-t-on au bord d'un toit... avec une corde...

ÇA MARCHE.

D'un bilan fourni par la Patrie (saluez !) il résulte que le nombre des désertions, insubordinations, voies de fait envers les supérieurs suit une marche ascendante dans l'armée Française (saluez !). Voyez plutôt :

Désertions en 1890, 692 ; insubordinations, 753. — Désertions en 1904, 987 ; insubordinations, 823. — Désertions en 1905, 1.365 ; insubordinations, 1.043. — Désertions en 1906, 1.186 ; insubordinations, 1.018. — Désertions en 1907, 1.654 ; insubordinations, 1.100. — Désertions en 1908, 1.753 ; insubordinations, 1.062.

Voies de fait envers un supérieur en 1890, 112 ; en 1904, 186 ; en 1905, 318 ; en 1906, 315 ; en 1907, 352 ; en 1908, 359.

Ce n'est pas encore la mort du militarisme, c'est vrai, mais c'est encourageant tout de même, et si les exploités qui durent grâce surtout à cette institution, ne sont pas inquiétés de pareil mouvement, c'est qu'ils sont aussi bouchés que les exploités qui ne voient pas à quoi sert l'armée.

AU CAGNE-PETIT.

Depuis 1880, les recettes des Compagnies n'ont cessé de s'accroître ; les bénéfices également, cela va sans dire. Les recettes des grands réseaux de chemins de fer français étaient, en chiffres ronds, de un milliard en 1880 ; les dépenses, de 538 millions ; les bénéfices, de 522 millions !

En 1907 : dépenses, 955 millions ; recettes, 1 milliard 700 millions ; bénéfices, 746 millions ! Rien que ça !

Les seuls actionnaires ont touché, en 1907, 166 millions d'intérêts et dividendes.

Ce qui n'empêche pas les Compagnies de pleurer misère lorsque leurs agents, qui se tuent à la peine pour les enrichir, leur demandent une misérable pièce de cent sous quotidienne...

AUTRES PETITS PROFITS.

Sous le titre : Les Bénéfices de nos maîtres, l'Union des Métaux, l'organe de la fédération des métaux, publie chaque mois des bilans de sociétés industrielles qui sont des plus édifiants.

Par exemple, le dernier exercice de la « Société alsacienne de constructions mécaniques » accuserait une bénéfice de quatre millions ; la « Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée », quatre millions également.

Pauvres actionnaires. Et ces salauds d'ouvriers qui réclament des augmentations de salaire ! N'est-on pas raison de les fusiller ?

FERRER SERA VENGÉ.

Un Sans-Patrie fait remarquer dans le Travailleur Socialiste qu'au lendemain de l'insurrection de Barcelone, il écrivait : « La calotte espagnole paiera car sa victoire momentanée. » « Je crois bien, dit-il, que notre prédiction est en train de se réaliser. »

De fait, l'ébranlement produit par les incendies des églises et couvents de Barcelone, le sabotage des voies ferrées et lignes télégraphiques d'il y a un an

a été assez grand pour obliger le gouvernement à entamer une politique antitellurique.

La rupture du Concordat pourrait bien en résulter, premier pas d'une émancipation intellectuelle dont le pays aurait tant besoin. L'émancipation économique ne peut qu'en être facilitée et ainsi Ferrer se trouvera vengé de la plus belle manière qu'il eût conçu : par une victoire de l'esprit laïque sur l'immonde calotte.

PROGRAMME CHARGÉ.

C'est celui du Congrès des Employés qui vient de se tenir à Reims.

Sur quatre journées, nous en avons bien vu trois employées à des banquets, vins d'honneur, visites aux monuments, aux caves de champagne, aux vignobles, etc. Quel labeur !

Maintenant vous me direz que vu les questions à l'ordre du jour, c'était encore trop, peut-être, du temps qu'on y consacra...

Travail anarchiste

Parce que nous ne voulons pas être de petits papas détenant en nous toute la raison du monde, parce que nous concédons volontiers aux autres, à ceux qui ne sont pas seulement exclusivement anarchistes, quelque valeur, parce que nous prenons les taureaux par les cornes, et la vieille société par ses plaies, ses abcès — ce qui n'est pas toujours ragoûtant ; parce qu'il nous plaît d'associer notre action aux faits de tous les jours, et de faire parfois la nique à l'évangile anarchiste selon Loriot et Cie, nous sommes de pauvres ilotes grisés qui partent en guerre contre des moulins à vent et qui cherchent leur route dans la brume révolutionnaire.

Et nous ne faisons rien, vous entendez, rien, absolument rien ; seuls, les anarchistes de l'Anarchie, les orthodoxes des *Causeries Populaires* frappent d'une main sûre la société dans ses bases ; eux seuls lui portent des coups mortels qu'elle ne peut parer et dont fatalement elle périt.

Nous, nous sommes assez fous pour nous intéresser à l'action syndicaliste, assez naïfs pour croire que la guerre d'escarmouche que nous avons déclarée au capitalisme peut, un jour, porter ses fruits, assez ridicules pour dénoncer et combattre les horreurs de Biribi !

Sommes nous assez bêtes, niais, grotesques, d'employer des moyens aussi démodés et de garder de pareilles illusions !

Nous devrions plutôt prendre un air grave, méditatif, et nous en aller porter la bonne parole au sein des foules : démontrer par A + B que seul un anarchiste vraiment digne de ce nom, pas de ces crébins qui osent se dire eux aussi des anarchistes, et qui boivent du vin pur, qui trouvent quelque saveur à un cigare, qui aiment la musique, la beauté des lignes et l'harmonie des tons ; non pas celui-là, mais l'anarchiste tout d'une pièce, rectiligne, phillré, connaît seul vraiment la joie de vivre.

Son cerveau bourré de maximes et ses poches de « piquettes d'aiguilles », missionnaire ardent, l'anarchiste « pur » s'en va pourchassant les préjugés, faisant éclore les fleurs saines de la raison, là où il n'y avait naguère encore que les ronces de l'ignorance.

Et les hommes se sentent touchés par la grâce, ils jettent leurs défauts, leurs coutumes, leurs croyances aux orties, et viennent à l'idée nouvelle. Voilà.

C'est ainsi que l'on bâtit la société future et que l'on transforme le monde : les révolutionnaires — laissez-moi rire — ne font rien du tout.

Eh bien ! je voudrais bien savoir combien de philistins se sont convertis, combien ont brûlé avec enthousiasme ce qu'ils adorèrent longtemps, combien ont jeté leurs pipes, défoncé leurs tonneaux, déchiré leurs vêtements à la mode, leurs manchettes et leurs faux-cols, puis se sont mis à boire de l'eau claire avec frénésie, sont devenus, en un mot, des individus « raisonnables » ?

Oh ! certainement il y en a, il y en a bien quelques-uns, mais que diable, une centaine d'âmes sauvées, c'est une goutte, une toute petite goutte d'eau dans l'océan humain, et cela ne change pas la face du monde. Nous sommes loin de la progression géométrique du syllogisme Paraf-Javal.

Nous disons, nous, que cette anarchie-là ne vaut, en vérité, guère la peine d'être vécue, elle n'est pas l'anarchie.

Non, ce puritanisme monastique n'est guère séduisant. Il est bon, il est nécessaire de dire, de faire comprendre qu'il est mauvais, qu'il est dangereux, de trop consommer de tabac, de boire immodérément du vin et des liqueurs fortes, de s'empiffrer de victuailles appétissantes, mais de là à supprimer tous les desserts, toutes les floritures, toutes les menues joies qui rendent la vie supportable et même assez agréable, il y a tout un monde.

**

Je suis anarchiste et j'aime les desserts, tous les desserts, l'ascétisme ne me dit rien ; je crois même que je devrais anarchiste parce que je fus trop souvent privé de dessert.

J'aime la vie belle, lumineuse, entourée de confortable. Alors que je mange — sans le savoir ! — le presque quotidien « maigre aux pommes », des gâteaux à bon marché, je pense avec tristesse à l'état du rotisseur, à la chair dorée, craquelée des poulets... qui s'y morfondent, aux rôtis, aux rosbifs qui s'y prélassent dans leurs jus.

J'aime la musique (un « scientifique » m'a bien dit que c'était de la dépravation, mais je n'en crois rien) et lorsque j'ai besoin, oui, besoin, de vibrer aux ondes pures d'un orchestre parfait, je dois faire une interminable queue à la porte d'un théâtre subventionné, et lorsqu'ayant acquitté le montant d'une place aux quatrième galeries, je suis assis sur une fesse et que je n'entends rien, j'enrage.

J'aime les étoffes soyeuses dans lesquelles des tailleurs émérites taillent des vêtements d'une coupe irréprochable.

Comme l'âme, que voulez-vous, j'ai les pieds sensibles, et les robustes godaillots, cloutés, rugueux, me sont odieux.

J'aime les intérieurs ensoleillés, joliment décorés avec des tentures chatoyantes, des tableaux, des paysages qui sont, comme l'a dit quelqu'un, « des fenêtres ouvertes sur l'horizon », des statuettes délicates, des meubles contournés harmonieusement, que sais-je encore ? tout ce qui crée un joli cadre à la vie, la fait souriante, aimable... Or, j'ai un logement inconmode, triste, et des meubles de bric-à-brac.

Et je suis anarchiste aussi parce que toute la tristesse épandue autour de moi me fait mal, parce que je souffre de la souffrance des autres, parce que je désire, j'aime, je hais ! Parce que je crois que tout être qui pense, vraiment, ne peut être, ne peut rester un résigné, mais qu'il est de son devoir de semer l'esprit de révolte autour de lui, de dessiller les yeux de tous ceux qui ne voient pas leur misère, qui croient à la fatalité des choses, qui ignorent leur force, et qu'il doit en faire des anarchistes résolus, pas des saints, non, mais des révoltés qui feront un jour, quand ils seront assez nombreux, éclater l'étoffoir capitaliste.

Et nous ne négligeons pas pour cela la propagande éducative. Pour que la société change vraiment, il faut que l'individu change aussi ; mais l'on peut être révolutionnaire et éducatrice à la fois ; il n'y a point, que je sache, d'incompatibilité entre ces deux mots.

**

Que Da Costa me pardonne, mais je

prois que la propagande de l'Anarchie n'est pas nécessaire, — après tout, je peux me tromper — et surtout qu'il ne croie pas que je sois un inlassable constructeur de châteaux en Espagne. Certes, j'en bâtis jadis. Qui donc n'en édifie pas, de ces fragiles châteaux qui s'écroulent sous le vent de l'implacable réalité ? Mais j'ai passé l'âge des chimères et je possède beaucoup plus de bon sens qu'il ne le pense.

Pour les camarades qui ne lisent pas le journal l'Anarchie — il y en a peut-être ? — voici ce que Da Costa me dit : « Peut-on dire réellement que c'est vivre dans sa tour d'ivoire que de faire une propagande comme celle du journal l'Anarchie ? Et même pas médiocre comme la vôtre, chers docteurs, humble tout au plus, mais enlère : pas de châteaux en Espagne, et surtout pas de châteaux de cartes comme votre A.I.A., comme votre Alliance et autres belles œuvres mortes.

« Voyez-vous, avec vos années de propagande, vous êtes encore bien chétifs. « Ça vaut mieux, croyez-vous, de couper des cheveux en quatre, d'appeler une pomme pomme, et le rêve rêve, que de faire comme vous beaucoup de projets inutiles, parce qu'incomplètement mûris, et d'avouer tous les quinze jours une faillite nouvelle. »

Grand merci pour les conseils, mais je ne fus pour rien dans la formation de l'Alliance communiste-anarchiste, et puis, dites, on peut se tromper, mais vraiment, je ne pensais pas faire faillite si souvent.

Camarade Da Costa je ne suis pas coupeur de cheveux en quatre : ce travail m'ennuie.

Je crois être anarchiste, et je reste révolutionnaire impénitent.

Oui, révolutionnaire, ardemment, sincèrement, parce que je crois que pour faire des anarchistes il faut aller en camarade, non en pontife, vers le prolétaire, l'exploité, qui ne sait pas, qui accepte passivement son lot de misère de chaque jour ; car il faut lui montrer ce qu'il y a de honte à subir sans murmurer toutes les humiliations que lui inflige la classe possédante, il faut saisir l'occasion, le fait du jour pour l'enfermer, il faut lui dire, sans jamais se lasser, que s'il voulait, lui, qui est fort, il pourrait tout, qu'il est de son devoir de se syndiquer et de faire œuvre révolutionnaire, anarchiste dans son syndicat, parce que le syndicat, aujourd'hui, est le seul groupement où l'on puisse organiser — les mots ne m'échappent pas — la classe ouvrière révolutionnaire.

Ce travail-là me semble plus intéressant, plus utile que celui qui consiste à créer une anarchie rêvée, grincheuse et dogmatique.

Et je crois que beaucoup de camarades sont de mon avis.

Eugène Péroquet.

L'Armée dans les grèves

Dans le Journal du 1er août, Jacques Dhur consacre un excellent article à l'Armée dans les Grèves, qu'on ne peut que se féliciter de voir à une telle place, ce qui lui donne une portée beaucoup plus grande.

De plus, pour qu'un organe bourgeois et quasi-officiel se fasse l'interprète d'une revendication aussi légitime il lui faut penser que l'esprit de la masse sera sensible au cri d'alarme poussé par son collaborateur. Les protestations que, de notre côté, nous n'avons jamais cessé de faire entendre ne sont pas restées infructueuses, nous en avons là une preuve de plus.

Cet article serait à citer en entier ; je me contente, faute de place, d'en extraire les lignes suivantes :

« Pourquoi n'existerait-il pas pour parer aux grèves, des brigades de pare-grèves — comme aux Etats-Unis les régiments de briseurs de grèves — prêtes à toutes les besognes, chargées également, le cas échéant, d'assurer l'ordre et dont, ainsi qu'en Amérique — l'entretien incomberait aux industriels qui font travailler autrui. On trouve sans nul doute une quantité suffisante de gens qui, moyennant salaire, accepteraient de faire partie de ce corps spécial. Et ceux-là, comme les agents de police, on les connaît. Les ouvriers n'égarent pas leurs rancunes et leurs haines. Car c'est en mettant ainsi les troupes à toutes les sautes, en les donnant comme cible à l'antipathie des travailleurs en lutte pour l'amélioration de leur sort qu'on jette dans le peuple des germes d'antimilitarisme. Non seulement on les oblige à tirer sur des frères de misère, mais encore on les force à se concurrencer... Comment veut-on, après cela, que l'ouvrier qui n'a que la grève pour arme et qui la voit échouer parce que le gouvernement l'a remplacé par un soldat, crie de bon cœur : Vive l'Armée ! »

Il y aurait peut-être quelque naïveté à croire que le gouvernement renoncera bénévolement à employer l'armée à réprimer les grèves ou à fournir, à bon marché, de la main-d'œuvre jaune aux exploiters de tous poils ; mais il y a un commencement à tout et si nous n'attendons pas cet acte de propriété des gouvernements, nous estimons que cela

cessera lorsque l'armée se refusera à accomplir les besognes ignobles qu'en lui impose. C'est là une besogne d'éducation urgente à faire, et qui nous appartient en propre.

Il faudra bien que, quelque arriérée que soit leur mentalité, les pioupiou s'aperçoivent un jour que des ouvriers luttant pour l'amélioration de leur malheureuse existence, ne sont pas un ramassis de brigands et d'apaches, comme on s'est plu à le leur faire croire le premier mai, en leur distribuant des cartouches à balles.

Nous ne sommes plus au temps des armées de mercenaires, professionnels du pillage et du meurtre, où le militaire était un instrument sans conscience, comme aussi sans volonté, dont toutes les mauvaises passions pouvaient se donner libre cours.

Aujourd'hui, lorsqu'un soldat reçoit l'ordre de tirer sur le peuple il faut bien qu'il se pénétre de ceci : c'est qu'on lui fait commettre un crime, et que si on peut lui imposer deux ans de service, on n'a pas le droit d'en faire un jaune et un assassin.

Je ne sais pas si, comme pour les dernières élections, Jacques Dhur sera mandaté télégraphiquement au Ministère de l'Intérieur.

Si cela était, son ami Briand ne pourrait que le féliciter de son article et ajouter :

« Mon cher, c'est très bien, mais je l'ai dit avant toi, aux Jurés de l'Yonne en 1903. Voici d'ailleurs quelques phrases de ma plaidoirie : « Des officiers cléricaux ont refusé d'exécuter des ordres donnés ; ils obéissaient à leur conscience, dit-on, en désobéissant à leurs chefs. Eh bien ! et la conscience des soldats ? N'a-t-elle pas, elle aussi, le droit de se révolter ? Voyons, est-ce que vous ne vous indignez pas à la pensée que l'un de vos enfants pourra être traduit en conseil de guerre parce qu'il aura hésité à tirer sur des femmes ? »

« Seriez-vous fiers aussi de savoir qu'il a plongé sa baïonnette dans le corps d'un enfant... Vous avez besoin de maintenir l'ordre, dites-vous ? prenez des professionnels qui seront employés à cette besogne particulière mais vos enfants, on n'a pas le droit de vous les prendre pour ces besognes-là... »

Voilà ce que dirait Briand — à moins qu'il ne prie son ami Jacques Dhur de ne point récidiver.

Emile Czapek.

La Terreur blanche en Argentine

La presse bourgeoise de France et d'ailleurs ne parle de l'Argentine qu'à propos de fêtes et de banquets officiels de représentations de gala et de manifestations patriotiques et autres balvernes qui font bailler béatement les gogos et les nigauds.

Tout n'est pas à la fête, pourtant dans la douce République. Il se passe de l'autre côté de l'Atlantique, des événements autrement graves et intéressants que les beuveries des grosses panes officielles. Mais les grands canards stériles ont ordre de se taire et ils se taisent.

Cependant, malgré cette conspiration du silence, malgré la censure qui empêche le télégraphe de parler, malgré la corruption, malgré la lâche complicité des soi-disant champions de l'humanité, des nouvelles assez précises nous arrivent de Buenos-Ayres qui éclairent d'une clarté sinistre les faces des inquisiteurs républicains de l'Argentine.

On connaît les faits. La lutte dure depuis plus d'un an : elle a commencé au premier mai de l'an dernier. A la suite d'un massacre d'ouvriers manifestants par les policiers, les organisations ouvrières proclamèrent la grève générale. Une répression féroce s'ensuivit qui exaspéra à juste titre le prolétariat argentin. Le grand chef de la police, Falcon, le Lépine argentin eût le sort qu'il devait avoir. Un vaillant camarade russe lança une bombe qui dispersa aux quatre points cardinaux les trépassés du Faucon et de son secrétaire.

Affolés, les dirigeants recommencèrent avec plus de férocity les exploits qu'ils venaient à peine de suspendre et pour la deuxième fois Buenos-Ayres fut déclarée en état de siège. Des scènes d'une sauvagerie inouïe se commentèrent journellement depuis un an. C'est le terrorisme bourgeois, la chasse aux militants, la déportation en masse à la Terre de Feu, cette autre Sibérie. Les organisations ouvrières sont traitées impitoyablement, les locaux pilés et incendiés. Des hordes de jeunes bourgeois, amateurs policiers, ivres d'alcool et de fureur ont assailli les bureaux des journaux ouvriers et détruit leurs machines. La Vanguardia, la Accion Socialista, la Protesta et la Batalla, hebdomadaire syndicaliste le premier, quotidien socialiste le second et quotidiens anarchistes les deux autres, ont tour à tour reçu la visite de ces brutes qui, il est bon de le remarquer, accomplissent leurs actes de vandalisme sous la protection de la police et reçoivent des félicitations des hommes du gouvernement.

Encouragés par ce double et digne appui, les canailles de la jeunesse universitaire saccagèrent diverses librairies et quelques locaux de syndicats. Ce jeu n'alla pas toujours sans inconvénients. C'est ainsi qu'au local du syndicat des boulangers ils furent reçus à coups de revolver, ce qui les persuada de prendre courageusement la fuite. Et cette leçon ne fut pas la seule.

On ne peut prévoir comment finira la lutte. Plus de deux mille camarades sont en prison, et la grève générale persiste vivace comme au début, malgré les mesures répressives toujours plus féroces. Buenos-Ayres est loin d'avoir un air de fête. Les rues sont occupées par 30.000 soldats que secondent avec zèle des policiers, aussi sauvages que ceux de Lépine.

Chose inouïe : les médecins de Buenos-Ayres ont décidé de ne prêter aucun secours aux ouvriers qui se présenteraient blessés à l'hôpital. Cette

seule infamie suffit à nous montrer la mentalité de bêtes fauves de cette classe de bandits répugnants éduqués entre la sacristie, le bordel et le tripot.

Nos camarades n'ont pas à compter sur les sentiments d'humanité de leurs adversaires et ils n'y comptent pas, en effet. Mais ils adressent des appels désespérés à la solidarité internationale. Y aura-t-il à Paris quelques militants capables de sonner le rappel des énergiques.

N'y aura-t-il pas quelques orateurs pour organiser quelques meetings et une belle manifestation autour de l'ambassade de la République Argentine, une manifestation à la manière de celle du 13 octobre de l'an dernier ?

Allons, les anarchistes, voilà de la bonne besogne qui vous attend.

Marc Guidoni.

Pour le Syndicalisme libertaire

Sous la signature de Dulucq, la Voix du Peuple a publié trois articles sur ce que le signataire appelle le Syndicalisme intégral. On en trouvera ci-dessous la substance. Il ne s'agit de rien moins, comme on verra, que d'un vaste programme d'organisation communiste à dresser par la classe ouvrière elle-même. Nous n'avons pas besoin de souligner l'importance de la proposition de Dulucq ; bornons-nous à formuler l'espoir qu'elle sera adoptée et menée à bien.

Beaucoup de syndicats refusèrent d'abord d'accepter la loi — la loi de 1884 — parce qu'ils y voyaient un piège adroitement tendu par la bourgeoisie. J'étais de ceux-là.

Je considère encore à cette heure que la classe ouvrière fut roulée une fois de plus, comme elle l'est par toutes les lois dites ouvrières.

En effet, la loi, tout en ayant un semblant de reconnaissance du droit ouvrier, emmure chaque syndicat dans son coin professionnel.

Elle lui montre l'appât trompeur de la lutte corporative. Depuis vingt ans, des centaines de milliers de grèves et autres manifestations plus ou moins sanglantes se sont produites. Quelques-unes ont abouti à des semblants de succès. La grande majorité n'a abouti qu'à faire des victimes.

Je dis, d'une part : semblant de succès, parce qu'ils ont eu des répercussions désastreuses. En voici deux exemples :

Les travailleurs du livre et ceux du bâtiment ont obtenu quelques succès.

Les imprimeurs aussitôt ont presque doublé le prix de leurs imprimés, et les propriétaires, immédiatement, ont fait de même pour les loyers.

Il en est de même dans toutes les industries où les travailleurs ont fait augmenter leurs salaires.

Eux peuvent supporter la hausse, parce qu'ils gagnent en conséquence.

C'est ainsi qu'on arrive à ce résultat navrant : Ce sont les travailleurs qui n'ont rien pu obtenir qui paient, indirectement, les relèvements des salaires.

Et, en fin de compte, si tous parviennent à obtenir une augmentation de salaire, elle se trouvera engloutie par l'augmentation graduelle des produits de la vie.

Est-ce que ces luttes héroïques ne démontrent pas jusqu'à l'évidence que la classe ouvrière est prête à lutter pour conquérir la vie digne et libre qui devrait lui appartenir ?

Elle lutte aujourd'hui dans les ténèbres, sans même avoir aucune chance de succès.

Quelle serait son ardeur si on lui montrait le succès assuré par une action d'ensemble combinée ?

Voilà la vérité syndicale qu'il faut étaler aux yeux des travailleurs.

C'est ce mouvement libérateur que la C.G.T. doit organiser et préparer.

Il faut commencer par donner aux syndicats une impulsion nouvelle. C'est-à-dire les sortir du coin corporatif où ils s'étioilent et meurent, et les placer sur le terrain fertile de l'émancipation où ils produiront des fruits merveilleux.

J'ai toujours été et je suis plus que jamais pour les luttes positives, pouvant produire des résultats positifs.

Dans mon article précédent, j'ai fait allusion à cette action positive.

Et j'affirme que si les syndicats ouvriers prenaient une attitude ferme, raisonnée, sans bruit ni fiasco, ils parviendraient sous peu à se rendre redoutables et obligerait les tenants du capital et leur valetaille à baisser humblement pavillon.

Car ils savent tous très bien qu'ils seraient impuissants à arrêter un mouvement d'émancipation. Ils ne sont forts aujourd'hui que parce que l'action ouvrière est localisée et emmurée dans chaque profession.

Par conséquent, à mon avis, basé sur

seule infamie suffit à nous montrer la mentalité de bêtes fauves de cette classe de bandits répugnants éduqués entre la sacristie, le bordel et le tripot.

Nos camarades n'ont pas à compter sur les sentiments d'humanité de leurs adversaires et ils n'y comptent pas, en effet. Mais ils adressent des appels désespérés à la solidarité internationale.

Y aura-t-il à Paris quelques militants capables de sonner le rappel des énergiques.

N'y aura-t-il pas quelques orateurs pour organiser quelques meetings et une belle manifestation autour de l'ambassade de la République Argentine, une manifestation à la manière de celle du 13 octobre de l'an dernier ?

Allons, les anarchistes, voilà de la bonne besogne qui vous attend.

l'égalité de fait le bien-être et la liberté. Il ne s'agit pas bien entendu, d'un droit quelconque, mais de la revendication pratique pour tous des biens et des jouissances réservées aujourd'hui à quelques privilégiés.

Nous ne nous dissimulons nullement les énormes difficultés pratiques que les camarades s'inspirant de ces principes vont rencontrer ; mais nous nous méfions des choses faciles, car elles ne le sont qu'en tant qu'elles ne heurtent pas les préjugés, les routines, les habitudes serviles, tout l'état de choses contre lequel il faut précisément réagir. Ce n'est pas sans peine que notre point de vue sera admis, et encore ne le sera-t-il que partiellement et dans quelques cas seulement. Peu importe, luttons toujours, sans jamais nous décourager et sans rien sacrifier de nos idées à un opportunisme se résolvant toujours en une vaste duperie.

L. Berton.

Du Réveil toujours :

La grève d'un chemin de fer anglais

Le Journal de Genève publie cette correspondance :

Londres, 22 juillet.

La grève du North Eastern Railway a permis d'observer sur le vit un des phénomènes les plus curieux de l'organisation ouvrière.

Jadis, ouvriers et employés n'avaient qu'un seul maître : le patron ou le directeur de compagnie, symbolisant le capital maudit. Aujourd'hui, les ouvriers et les employés se sont donné un second maître qui certes pas plus tendre que le premier et qui est, si l'on peut dire, leur tyran choisi et élu librement : je veux parler du tyran syndical.

A la tête des puissantes Trade-Unions qui régissent aujourd'hui la plus grande partie de l'activité ouvrière du Royaume-Uni, se trouvent des chefs, meneurs de jadis, aujourd'hui bourgeois et souvent capitalistes, qui en tant que membres des comités directeurs ont le maniement et le contrôle absolu des millions et des millions que contiennent les caisses syndicales.

Chose étrange, qui a été notée à maintes reprises par les sociologues, les Trade-Unions sont essentiellement conservatrices : les idées socialistes, les doctrines d'émancipation et les principes révolutionnaires leur font peur et elles n'admettent l'évolution qu'autant que cette doctrine aimable favorise les intérêts matériels et précis des membres du syndicat, et par suite de la caisse syndicale et de ses protecteurs, les délégués et les secrétaires de l'Union. Messieurs les chefs syndicalistes entendent gouverner d'une main de fer leurs sujets faillibles et corvéables à merci ; aucune décision des associations ouvrières locales n'est valable et n'a force de loi si elle n'a été au préalable soumise au comité central tout-puissant, et d'ailleurs approuvée par lui. Malheur à quiconque essaie de s'émanciper, même au nom des principes sacrés du respect des droits de l'ouvrier et de la haine du patron.

On du bien fait voir aux pauvres naifs du chemin de fer du North Eastern : ils avaient pris la mouche à propos du déplacement d'un cheminot, qui, ayant refusé d'obéir aux instructions pourant modérées (?) et parfaitement légales de la Compagnie, avait été mis à pied. Des milliers d'employés de chemin de fer se mirent en grève, du soir au matin, sans avoir prévenu la Compagnie, sans même avoir avisé le comité central du Syndicat des cheminots.

D'heure en heure le nombre des grévistes allait en augmentant, et déjà la vie industrielle du nord de l'Angleterre et d'une partie de l'Ecosse s'immobilisait, et des milliers d'ouvriers et des centaines de patrons étaient frappés injustement par la faute de quelques égarés, qui ne savaient même pas exactement ce qu'ils désiraient.

La situation était grave ; l'esprit d'imitation est si puissant dans la masse ouvrière, que l'on annonçait comme certaine la grève d'une partie des cheminots d'Ecosse, qui voulaient affirmer leur solidarité avec les camarades du North Eastern, sans savoir eux non plus ce qu'ils réclamaient.

Fort heureusement le syndicat, furieux d'avoir été mis de côté par ses administrés, intervint immédiatement et énergiquement. Le secrétaire de l'Amalgamated Society of Railway, M. Williams, fut dépêché à Newcastle dans un grand meeting de grévistes : il dit nettement leur fait aux révoltés ; leur grève était illégale et, officiellement, le syndicat ne pouvait ni la reconnaître, ni l'approuver, ni l'aider des deniers de la caisse syndicale. La Compagnie avait agi avec bienveillance, avec bonté, avec générosité ; le directeur général du North Eastern avait accordé aux grévistes toutes concessions humainement possibles, mais il n'était pas juste que la générosité fut entièrement d'un côté, celui des patrons, que la discipline n'existât que dans la Compagnie des chemins de fer et pas dans le syndicat, où elle était pourtant indispensable.

Après M. Williams, un député travailliste, M. Walter Hudson, entonna, lui aussi, les louanges de la Compagnie, qui voulait bien faire une enquête approfondie sur le cas du cheminot responsable de cette agitation. « Le Directeur de la Compagnie, ajoutait-il, promettait de rendre audit cheminot sa paie complète pendant toute la durée de sa mise à pied, s'il était prouvé qu'il était innocent de toute désobéissance voulue à l'égard de la Compagnie. Les grévistes ne pouvaient exiger plus et espérer mieux ; il leur fallait remettre entièrement leurs intérêts entre les mains des représentants de leur syndicat. » C'était bien là que le bât blessait le syndicat.

Après quelques heures d'hésitation et une mauvaise humeur bien compréhensible, les grévistes lâchés par leur syndicat, acceptèrent les conditions de la Compagnie : la reprise du travail a eu lieu aujourd'hui, aucun gréviste n'étant renvoyé pour fait de grève, et le cheminot, auteur de tout le mal devant avoir une entrevue avec le directeur de la Compagnie, qui probablement arrangera les choses dans un esprit de conciliation. Il est fort heureux que les

mutins aient bien voulu entendre raison ; grâce à eux des milliers de travailleurs auraient pu être jetés sur le pavé, et d'innombrables innocents auraient été victimes du coup de tête de quelques meneurs brouillons.

Mais n'est-il pas intéressant de constater comment la tête de la classe ouvrière, dès qu'elle a des responsabilités, dès qu'elle possède, devient immédiatement logique, en un mot bourgeoise, autant, plus même que le patron capitaliste ?

Une autre fois, quand les cheminots du nord de l'Angleterre voudront créer des ennemis au capitalisme, ils prendront la précaution de se mettre d'accord avec le comité central de leur syndicat. La révolte coordonnée, est déjà de l'ordre, ce qui facilite singulièrement, de part et d'autre, les négociations en vue d'une paix déjà plus facile à atteindre puisqu'on cause entre hommes intelligents et méthodiques.

J. COUDURIER.

Dans nos prévisions les plus pessimistes nous restons toujours au-dessous de la vérité, et aucun camarade, nous l'espérons, ne songera plus à nous reprocher notre acharnement à combattre le fonctionnarisme ouvrier, nous donnant « un second maître, bourgeois et souvent capitaliste, qui n'est « certes pas plus tendre que le premier. »

D'aucuns diront peut-être : « Nous n'en sommes pas là ! » Oui, mais nous nous y acheminons à grands pas avec les fédérations d'industrie et le centralisme. A nous de continuer fidèlement la lutte, sans faiblesses ni ménagements.

(Le Réveil).

UNE VILENIE

Notre ami Grandjouan, menacé de faire de la contrainte par corps, aura-t-il la chance de M. Monniot ?

On sait de quoi nous voulons parler. Le Sillon, cette méprisable feuille cléricalo-politicienne que nous avons les premiers démasquée, se signalait, dernièrement, par un acte dont toute la presse bourgeoise elle-même s'indigna. Le sieur du Lou et l'abbé Trochu, agissant au nom du Sillon, faisaient poursuivre un journaliste avec lequel ils avaient polémique, M. Monniot. Celui-ci fut condamné à 12.000 francs de dommages et intérêts. Comme il n'a pas le sou, du Lou et Trochu ont exigé la contrainte par corps, cette survivance d'une époque barbare, honte — entre bien d'autres — du Code « républicain ».

Les très chrétiennes fripouilles du Sillon se disposaient à se régaler, pendant un an, de l'incarcération de leur adversaire, lorsque Henri Rochefort recueillit les 12.000 francs nécessaires pour les désintéresser. Seulement, le donateur exige que cette somme soit remise « avec des pincettes ».

Ca n'empêchera pas, vous pensez bien, les drôles d'empocher les billets de mille. Mais le relâchement donné à l'affaire permettra aux yeux les plus bouchés de s'offrir enfin sur la besogne et les gens du Sillon.

Ca vaut bien douze mille francs.

LES LIVRES

Réformes, Révolution, par Jean Grave, un volume, 2 fr. 75 ; 3 fr. franc.

Voici une œuvre parue depuis plusieurs mois déjà ; heureusement, elle est d'un camarade que les lecteurs d'un journal comme celui-ci aiment assez pour qu'on ne puisse dire, ainsi que Musset de la Malibran : Sans doute, il est trop tard pour qu'on parle encore d'elle.

Nous en parlerons donc aujourd'hui, et nous commencerons par noter combien la pensée de l'auteur, d'une allure si décidée dans ses premiers ouvrages : La Société mourante, la Société future, etc., devient flottante, incertaine, et comme doutant d'elle-même dans ses dernières manifestations.

C'est qu'il s'agit cette fois de sortir un peu des négatifs, de quitter le domaine des préfigurations où la logique règne en souveraine incontestée — et pour cause. Il s'agit de se mesurer avec la vie, pour opposer au monde bourgeois et à ses méthodes comme à celles qu'il impose, des méthodes qui ne soient point à demi anarchistes. Et la pensée de Grave subit le sort commun à toute théorie qui sort du domaine des entités pour prendre contact avec la vie : celle-ci fait une terrible pression sur elle ; mille courants contraires l'assaillent et l'inclinent dans toutes sortes de directions ; tantôt comprimée de toutes parts, tantôt tirée furieusement dans tous les sens, elle se cramponne comme elle peut, pour ainsi dire sur elle-même ; mais elle ballotte forcément, allant de ci, de là, essayant de revenir sur soi et ne se retrouvant plus.

Un bel effort demeure. Mais surtout cet enseignement que les dogmes ne résistent pas aux forces toutes puissantes de la vie et qu'en avançant les modifications que cette dernière impose à nos conceptions sociales ces conceptions gagneraient énormément en force et en clarté.

Un éternel motif de fluctuations est dans le concept du groupement. Le dogme, chez Grave, consiste « à ne se grouper qu'avec

APRÈS LA RÉPRESSION ESPAGNOLE

Bilan du Comité de Défense

Si la situation actuelle de l'Espagne mérite encore et plus que jamais peut-être l'attention de tous les partis avancés, elle n'exige plus le gros effort que nous avons donné pendant les mois qui ont suivi l'écrasement de l'insurrection catalane.

La majeure partie des exilés sont aujourd'hui rentrés dans leur pays ou peuvent y rentrer. D'une façon générale, le dur régime d'oppression qui a pesé sur la Catalogne et dans l'Espagne entière sous les ministères Maura et Moret s'est adouci.

La conscience publique, d'autre part, s'est réveillée, comme le prouvent les ardentes manifestations anticléricales qui se sont produites dans plusieurs points du pays, ainsi que l'agitation des centres ouvriers, sans oublier l'acte de révolte individuelle survenue à Barcelone contre les provocations arrogantes du fusilleur Maura.

En un mot, la vie publique a repris de l'autre côté des Pyrénées son cours normal. Les Espagnols n'ont donc plus besoin, aujourd'hui, que d'autres parlent et agissent pour eux.

Dans ces conditions, le C.D.V.R.E., dont le rôle avait pris fin depuis quelque temps déjà, estime que la tâche qu'il s'était assignée est achevée et se sépare.

Si les circonstances de nouveau l'exigeaient, il n'est pas douteux qu'un groupement analogue se reconstituerait, répondant à de nouvelles nécessités.

Voici un bref compte rendu de la besogne accomplie par le Comité et des sommes qui lui ont été confiées.

Il avait été décidé, dès le début, que les fonds recueillis seraient employés, dans la proportion que détermineraient les circonstances, d'une part à créer en France un mouvement d'opinion contre la répression alphonisiste, d'autre part, à venir en aide aux victimes de cette répression.

Tant par la voie de souscription que par la vente de nos affiches et le bénéfice de nos meetings, il a été recueilli une somme totale de 17.820 fr. 85.

8.680 fr. 55 ont été distribués aux réfugiés de Paris et de la province ainsi qu'aux internés et aux prisonniers d'Espagne.

Les 9.140 fr. 30 restants ont été absorbés par la campagne d'agitation, manifestations (cortèges d'automobiles des 9 septembre et 7 octobre), meetings et conférences, envoi de manifestes et journaux en Espagne, etc.

Pendant les quatre mois qu'a duré la période active du comité, nous avons reçu plus de 1.400 lettres, fait tirer près de 15.000 affiches et 300.000 manifestes, ainsi que la brochure *Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre*, à 25.000 exemplaires avec le dévoué et désintéressé concours de la librairie Schleicher.

Pendant toute la durée de l'agitation, le comité a entretenu des relations avec les comités de Bruxelles, Londres, Rome, Florence, Genève, Anvers, de même qu'avec les nombreux sous-comités formés dans les principales villes de province, notamment à Lyon, Béziers, Cette, Marseille, Nantes, etc.

En ce qui concerne spécialement l'affaire

Ferrer, il a fonctionné jusqu'à ces dernières semaines, comme un bureau de renseignements, documentant par toute une série de communiqués et de correspondances, la presse française et étrangère.

Il ne nous appartient pas, on le comprendra, d'apprécier nous-même la portée de cette œuvre.

Nous ne voulons pourtant pas nous séparer sans dire combien nous avons été heureux d'avoir pu contribuer à entraîner dans un mouvement efficace de solidarité internationale des hommes d'opinions et de partis divers.

En dehors de l'aide certaine que nous avons apportée à nos frères d'Espagne, puissions-nous avoir créé un précédent dont on se souviendra, chaque fois qu'un peuple fléchira sous le poids de l'arbitraire et de l'iniquité.

Il nous reste à remercier fraternellement tous ceux dont la collaboration a facilité, dès le début, notre tâche. En premier lieu, l'*Humanité*, dont le concours journalier nous a été extrêmement précieux ; les camarades de la *Guerre Sociale* et du *Comité de Défense Sociale*, grâce auxquels nous avons pu mettre debout nos toutes premières manifestations ; la *Fédération de la Seine* du parti socialiste ; la *C. G. T.* ; l'*Union des Syndicats de la Seine*, le *Syndicat des Terrassiers* et de nombreuses organisations ouvrières de Paris et de la province ; la *Ligue des Droits de l'Homme*, sans oublier des journaux comme la *Voix du Peuple*, la *Guerre Sociale*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire*.

Pour le bureau du Comité :
Le Secrétaire,
CHARLES ALBERT.

PARIAS

Mame Pichon

IV.

Les hommes risqueront fort, ce soir, de n'avoir pas la soupe prête à l'heure, et si l'un d'eux se hasarde à faire du tapage, nul doute que la ménagère ne le remise vertement. Il s'agit bien de faire la soupe ; en vérité, les femmes sont trop bonnes pour leurs sacripants de maris. Faire la soupe ? quand on voit les égards qu'ils ont pour leurs infortunées compagnes... Et les commères qui forment cercle autour de la mère Pichon se serrent davantage les coudes dans un bel élan de solidarité.

Pour celles qui ne sont pas au courant, la Pichon recommence son histoire. « Pichon, un homme de son âge, un père de famille, s'est mis à courir la guetse, que c'en est devenu un vrai scandale. Certains soirs, elle a eu le temps de faire dîner les gosses et de les coucher qu'il n'était pas encore rentré. D'autres fois, c'est au petit jour qu'il est reve-

nu en se glissant le long des murs comme un voleur. La mère Pichon a d'abord fermé les yeux. « Des fois, c'est une lubie et ça leur passe » ; mais l'homme s'est enhardi ; il a passé des nuits entières dehors ; maintenant, il ose même se promener le dimanche avec sa « trainée. »

Naturellement, ça a fini par une scène terrible ; les voisins ont entendu tard dans la nuit les jurons du père, accompagnés des cris de la mère et des gosses. A la fin, Pichon a fichu le camp, en cognant si fort la porte que la vaisselle est tombée de l'étagère et s'est brisée.

Depuis, il s'est mis en ménage avec « l'autre », une propre à rien, qui tient les hommes, on ne sait par quoi, car elle est sèche comme un coucou et noire comme une taupe.

La mère Pichon pleure moins l'homme que l'argent qu'il rapportait à la maison. Elle pouvait mettre le pot au feu une fois par semaine, et, en taillant des culottes aux gosses dans celles du père, elle faisait encore bonne figure parmi tous les malheureux de la cité. Maintenant, elle ne sait ce qu'elle va devenir. « Faut manger, n'est-ce pas ? » et les trois petits ont la bouche bien souvent tendue vers la becquée...

Qu'il reste où il est, le chenapan, conclut la Pichon ; mais qu'il nourrisse au moins ses gosses. Quand on ne veut pas s'en charger, on n'en fait pas, voilà tout...

Les voisines trouvent que mame Pichon dit bien les choses et qu'elle est très raisonnable ; assurément « faut manger » et chacune sait par expérience que c'est un idéal bougrement dur à réaliser tous les jours.

Bosselet, qui est resté le copain de Pichon, va le trouver « pour tâcher d'arranger ça. » Comme les affaires se traitent beaucoup mieux chez le bistro, il emmène le camarade boire l'absinthe. Tout d'abord, l'autre ne veut rien savoir, mais devant une deuxième tournée, il s'attendrit et promet d'envoyer tous les jours un pain de six livres à sa femme ; quant à reprendre la vie commune, il n'y songe guère. « Une petite femme bougrement excitante, mon vieux... » et sa main dessine dans l'air des courbes vagues qu'il suit d'un œil égaré.

Depuis une semaine, le boulanger envoie chaque jour les six livres ; les commères, devant cette magnificence, disent que Pichon n'est pas méchant au fond ; quant aux maris, ils trouvent en général que le camarade se conduit « comme il faut... » Mais voilà bien une autre antienne, la mère Pichon a trop de pain

maintenant, plus qu'elle et ses gosses n'en peuvent manger. « On ne vit pas seulement de pain », dit-elle, sentencieuse sans le savoir, « et puis des fois on a plus ou moins faim, surtout les gosses ; j'ai beau leur mettre un gros trognon dans leur panier, ils chipotent plus qu'ils ne mangent et souvent m'en rapportent la moitié. »

Pour que les petits Pichon mangent tout le pain rassé que leur donne la mère, il faut qu'un Bosselet leur dise charitablement : « Donne-moi-le, pour pas que ta mère te gronde. » Et les Bosselet mangent les croûtes jusqu'à la dernière miette, avec un petit air satisfait comme s'ils faisaient une bonne action.

Les six livres rappellent tous les jours, mais une pièce de 40 sous ferait autrement l'affaire. Les semelles de Totor semblent bâiller d'ennui d'être aux pieds d'un petit loqueteux de sa sorte ; quant au boulanger, il ne veut rien savoir. On lui a dit d'envoyer six livres, il envoie six livres, cet homme ; s'il n'en donnait que trois, il perdrait douze sous.

Si ça continue, on va plaindre la Pichon d'avoir autant de pain.

C'est la mère Bosselet qui a résolu le problème. C'était simple, mais encore fallait-il y songer ! Au lieu de prendre leur pain chez le boulanger, les voisins l'achèteront chez la Pichon, ça revient au même, et l'autre aura des sous.

Un loustic a écrit au charbon sur la porte : « Boulangerie », et les commères viennent chercher leur pain en faisant un bout de causette. La Pichon prend son rôle au sérieux, affairée auprès des pratiques. Comme elle n'a pas de balance, elle mesure le pain avec son mètre de couturière et donne à chacune une part équitable. Bien sûr qu'elle ne voudrait pas faire faux poids, comme certains boulangers, pour mécontenter « ses clients ». A la mère Bosselet qui n'avait « pas de monnaie... » elle a même dit, magnanime : « Ça ne fait rien, nous sommes gens de revue, vous paierez demain. »

Renée Dorient.

Un facétieux typo s'est amusé à travestir la signature de l'article : Révé-nons à l'Internationale, paru dans notre dernier numéro. C'est J. Couture et Silvaire qu'il faut lire.

CONTRE BYRIBI

Un album composé de neuf superbes dessins de Delanoy, Grandjouan, Luce, Maurice, Raïeter, Rodo, Signac et Steinlen.

Prix : 3 francs.
En vente aux Temps Nouveaux, 4, rue Broca, Paris.

les individus avec lesquels on est absolument d'accord, et pour le seul point sur lequel on est d'accord. » « Voilà le seul groupement fécond, ajoute-t-il. C'est peut-être la mort des partis ; c'est le commencement de l'affirmation individuelle. » (p. 37).

Confronté avec la vie, cela ne veut rien dire. Mutualistes, orphéonistes, espérantistes, antimilitaristes, néo-malthusiens, que de groupements formés de gens qui se retrouveraient d'acharnés adversaires sur un autre terrain. Il y a aussi des groupements économiques, coopératives, syndicats, associations capitalistes, etc., qui fonctionnent fort bien, selon leurs vues propres, parfois complexes, tout en groupant des individus qui pensent diversement sur nombre de points.

Il y a enfin les groupements politiques, tels que : radicaux, conservateurs, guesdistes, etc., dont les membres sont d'accord sur tous les points : des milliers. Il est vrai qu'au moment de passer à la pratique... Mais voilà, l'accord absolu n'existe pas, ne peut pas exister, pas même entre deux individus, pas même sur un seul point donné. La vie se rit de l'absolu ; elle s'accommode de tous les compromis, de tous les à peu près ; la logique, la géométrie, les dogmes, elle s'en fout !

S'il voulait être logique jusqu'au bout, l'anarchiste aurait tôt fait d'exister. Grave sait bien tout cela ; il feint seulement de l'ignorer et fait des efforts inouïs pour éviter cette terrible pierre d'achoppement pour un absolutiste. Vains efforts. A tous les coins de page, nous retrouvons l'individualiste impénitent ; entre l'individualiste honteux et le révolutionnaire, c'est-à-dire le réformiste totalisateur, Grave ne peut se décider.

Les individus qu'il veut convaincre appartiennent tous à une école quelconque ; tous ou presque tous (royalistes compris) à des écoles ou à des groupements réformistes. Les réformes, c'est peu, presque rien bien souvent, d'accord ; mais c'est de l'immédiat sans effusion de sang, voire sans autre effort que celui de voter. Le bon sens commande donc de se joindre aux plus avancés d'entre eux, à ceux qui emploient des mé-

thodes révolutionnaires, pour essayer de les entraîner plus loin, sans nous soucier de faire ce qui ne peut être fait qu'en rêve : une besogne purement anarchiste.

Un absolutiste, lui, aime mieux ne rien faire. Il ne peut cependant pas l'avouer et c'est ainsi que Grave reconnaît que les coopérateurs obtiennent des améliorations à leur sort, que les syndicats allongent de temps en temps d'une maille leur chaîne. Puis tout de suite le refrain : en entrant dans les organisations, beaucoup cessent d'être anarchistes... on ne fait plus de propagande anarchiste intégrale... etc. (p. 236 et 340).

Mais, sapristi ! que devons-nous faire : de la propagande à qui, dans quoi, à propos de quoi et de quoi ? De la propagande, voilà tout. Sans doute quelque chose comme l'armée du Salut anarchiste ?

Cet ouvrage caractérise parfaitement la crise que traverse la pensée anarchiste. On croirait retrouver un écho de la pensée de Descartes qui, après avoir fait table rase, hésite à formuler les affirmations que lui impose la raison (il ne risquerait rien moins que le bâcher!) n'ose lâcher définitivement le fatras dogmatique où sa raison s'empêtre, va, revient, s'éclaire et puis retombe dans un perpétuel balancement.

Il faudrait à la fin montrer plus de courage. Voyez la question de l'organisation, pour prendre un autre exemple : « Il serait absurde d'attendre la révolution pour organiser la société future ; c'est dès maintenant qu'il faut rechercher des formes nouvelles de groupement », reconnaît Grave (p. 228). Et page 307 : « Etant donné qu'il nous est impossible de réaliser immédiatement, en une seule étape, notre idéal... » Et aussitôt après le mais fatal fait son apparition. Si bien que de ces constatations que la raison impose, il ne reste plus rien. Beaucoup d'anarchistes en sont là.

En bien, il serait temps de réagir en prenant une attitude plus nettement affirmative en face des faits, de la vie, des nécessités de l'action. Et tant pis pour les dogmes !

Le principal de la vie sociale, pour un militant, est dans ces groupements : la coopérative et le syndicat. D'autres groupements seraient nécessaires pour former un mouve-

ment d'affranchissement général ; mais voilà, ils n'existent pas, ou si peu. D'ailleurs, parmi les premiers, beaucoup font de l'éducation ; ils en feraient davantage si nous nous y intéressions un peu plus. Ils pourraient tenir lieu de tout si l'on savait en tirer parti.

Nous aurions beau chercher : la classe ouvrière n'a pas de meilleur outil d'émancipation que les mains que ces groupements économiques. Amendons-les ; libérons-les le plus possible, puisque nous les trouvons défectueux. A ceux qui seraient tentés de jeter le manche après la cognée, notre rubrique : *Pour le Syndicalisme libéral* montrera une partie de ce qu'on pourrait faire au point de vue syndicaliste seulement.

Les meilleurs principes deviennent bien gênants lorsqu'ils passent à l'état de dogme. Il faut savoir, sans les briser, les assouplir au rythme de la vie ; sinon, ils vous entravent, vous enlissent, vous momifient. Grave le comprend très bien : « Travailler à la réalisation d'un idéal, écrit-il, n'implique nullement de refuser les acquisitions que l'on peut faire en cours de route ; bien au contraire. Il s'agit seulement de ne pas prendre l'ombre pour la proie. » Vingt fois il revient là-dessus : Voir pages 85, 159, 306, etc. La conclusion qui s'impose est donc celle-ci : l'action est là, la vie est là ; entrons dans ces groupements et poussons-les en avant.

Regrettons que Grave ne l'ait point formulée. Pour nous, la propagande dans l'action est la seule qui compte ; la propagande individuelle est un travail de Danaïde ; quelques-uns sont catéchisés, mais souvent la vie ambiante les reprend, et à chaque génération tout est à refaire. Si nous sommes impuissants à constituer les groupements qui répondent à tous nos vœux, allons à ceux qui existent. Travailler dans la matière vivante, dans tout ce qui forme, en somme, le cerveau, c'est le meilleur moyen d'atteindre ce dernier.

Et tout le reste est littérature.

Je m'excuse de parler aussi hâtivement de ces choses ; comme elles sont d'un intérêt vital pour nous, nous en reparlerons.

Il va sans dire qu'au cours des très nombreuses questions examinées dans *Réformes*,

Révolution, notre camarade refait et refait fort bien la critique de l'organisation bourgeoise, de certaines méthodes syndicalistes, coopératives, collectivistes et autres. Oh ! sur le terrain négatif, nous sommes très forts et je croirais volontiers qu'on ne fera jamais mieux que ce qui a été fait en ce sens. Mais c'est justement pour cela que je nous voudrais voir passer un peu aux décisions positives, aux affirmations catégoriques en face de la vie, bien que ce soit un peu plus difficile qu'en face de l'avenir.

Vous verrez que nous y arriverons. Cela s'impose tellement que Grave lui-même nous y aidera, peut-être sans s'en rendre compte ; peut-être en croyant travailler dans un sens inverse.

SILVAIRE.

Nous avons reçu : *Catéchisme syndicaliste* (en six leçons), par Emile Chapelier. Une brochure 10 centimes, franco 15 centimes. En vente chez l'auteur, 28, rue Vanderschrick, Bruxelles.

A *Biribi*, pièce dramatique en un acte, par Hippolyte Hanriot. Edition à bon marché, 8, rue de Fécamp, au Havre. Une brochure, 50 centimes.

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La *Géologie*, par H. Guéde. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

La *Biologie*, par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La *Botanique*, par J.-L. de Lanesan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La *Préhistoire*, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 521 figures.

La *Physiologie générale*, par le Dr L. Lamonier, 580 pages, 28 figures.

La *Physico-Chimie*, par le Dr Fauvel. Rôle de la Physico-Chimie dans les phénomènes naturels, 510 pages.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au Libre-taire ; 2 fr. 25 franco. — Cartonné : 50 centimes en plus.

Recommencements

L'histoire recommence. Toute l'expérience passée, représentation nationale, monarchie constitutionnelle, grèves, scission entre anarchistes et socialistes, persécution des deux par le gouvernement, les Japonais connaissent maintenant tout cela. Sur ce dernier fait, les persécutions des socialistes et anarchistes, voici les renseignements fournis par le chef socialiste, Sen Katayama, au citoyen Longuet :

Tokio, 9 juillet.

Pendant la guerre avec la Russie, nous avons fourni un bel effort dans le mouvement contre la guerre, mais malheureusement le socialisme sortit de l'épreuve presque complètement anéanti. Toutes nos organisations furent dissoutes et leurs organes supprimés.

Cependant le ministère qui avait voulu la guerre éprouva un échec terrible avec la paix de Portsmouth. Son impopularité fut telle qu'il dut quitter le pouvoir.

Le nouveau ministère de M. Saionji appartenait au parti libéral et on nous laissa reformer le Parti socialiste, publier plusieurs journaux. Nous nous sommes alors remis avec ardeur à la besogne et en janvier 1907 il nous fut possible de lancer un journal socialiste quotidien à Tokio.

Mais c'est alors qu'éclata la grande grève des mineurs qui se termina par des émeutes dans les deux plus grandes mines de cuivre d'Assio et de Bessi. Plusieurs de nos militants furent condamnés à la prison, en même temps que la persécution redoublait contre le Parti, qui, après sept mois d'existence légale, fut de nouveau dissous.

Malheureusement, le mouvement s'était, entre temps, divisé en deux fractions, les partisans de l'action directe et les marxistes, partisans de la tactique du socialisme moderne. Le mouvement en fut affaibli d'autant.

A ce moment, malgré la dissolution du Parti, nous avions encore le droit de faire des réunions publiques et de publier nos journaux. Le changement de cabinet et l'arrivée au pouvoir du ministère conservateur et militariste de Katsura, fut pour nous le signal d'un redoublement de persécution, de la dissolution de nos groupes et de la suppression de tous nos journaux, tandis qu'une fraction de nos anciens camarades appartenant au groupe de l'action directe devenait complètement anarchiste, fournissant ainsi à nos gouvernants le prétexte rêvé pour faire croire

que tous les socialistes étaient des anarchistes et les traiter comme tels.

Les mesures vexatoires contre nous ont alors redoublé. On interdit non seulement journaux et meetings, mais même la vente de livres et pour beaucoup de nos camarades la police s'arrangea de façon à leur faire perdre leur place, en avertissant leurs patrons de leurs opinions « subversives ». Un policier est attaché aux pas de chaque militant et un socialiste, partout où il va, en a un ou deux qui le suivent de près !

Le résultat de cette persécution à la mode russe a été de pousser un certain nombre de nos nôtres à l'emploi des moyens extrêmes et c'est ainsi que naquit le récent complot pour faire sauter à la dynamite la plus haute autorité du Japon (le mikado).

A la suite de cette déplorable affaire, on a arrêté et emprisonné près de 40 socialistes et anarchistes. La persécution redouble, on ouvre nos lettres et chaque socialiste est traité comme un criminel et la presse capitaliste choisit ce moment pour non démentir comme tels.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

LES TRAVAILLEURS DU RESTAURANT. LES CHEMINOTS (Le train et la voie). Quatrième et cinquième brochures de la série « La Classe ouvrière », par Léon et Maurice Bonneff. Prix : 0 fr. 15 chaque brochure, 0 fr. 20 franco. Edition de « La Guerre Sociale », 116, rue Montmartre, Paris.

Après les Boulangers, les Terrassiers, les Employés de Magasin, L. et M. Bonneff poursuivent la série de leurs études sur la classe ouvrière par deux nouvelles petites brochures consacrées, l'une aux *Travailleurs du Restaurant*, l'autre aux *Cheminots*.

La première apprendra aux ouvriers la vie trop ignorée d'un peuple nombreux de travailleurs qui peinent dans l'atmosphère étouffante des cuisines ou dans les salles remplies par des clients pressés. C'est un côté intéressant et à peu près complètement ignoré du mécanisme de la vie moderne. Le petit livre des frères Bonneff intéressera certainement le grand public ; il est inutile d'ajouter, d'ailleurs, que ses auteurs l'ont écrit avec la clarté, la simplicité et la science du détail pittoresque qui les distinguent.

La deuxième de leurs brochures est justement consacrée aux *Cheminots*, à une partie d'entre eux, du moins, les travailleurs du train et de la voie.

Les cheminots sont à l'ordre du jour. Leurs légitimes revendications, la campagne qu'ils mènent pour les faire aboutir, leurs menaces de grève, intéressent à juste raison la classe ouvrière organisée et préoccupée des dirigeants. C'est dire que cette étude vient à son heure.

Elle fera mieux comprendre pourquoi les serfs des chemins de fer, dont le travail quotidien est indispensable à la société moderne, exigent plus de bien-être.

A ce titre, la brochure des frères Bonneff est une œuvre excellente de vulgarisation et de propagande ouvrière.

L'Agitation

VILLEFRANCHE

Comité de Défense Sociale

Manifeste aux travailleurs !

Aux mères de famille !

Le Comité de défense sociale de Villefranche et la région vient d'être fondé.

Son but est de lutter et de protester énergiquement contre toutes les iniquités et les abus de pouvoir qui se commettent journellement contre la liberté d'opinion, les faits de grève, la liberté de parole, etc.

Nous adressons un vibrant appel à tous les gens de cœur, hommes de pensée et d'étude, ouvriers, paysans. Aucun groupe ou comité n'est admis en bloc. Chacun y viendra individuellement.

La campagne actuelle est menée contre les bagnes d'Afrique. Le lâche assassinat d'Aernout et la révoltante condamnation de Roussel ne sont que la suite d'une longue série de crimes qui se continuera si tous les hommes dignes de ce nom ne combattent pas l'infâme institution qu'est Biribi.

Mères de famille, ce sont vos fils qui, demain peut-être, iront expirer sous le talon des chaouchs. Ce sont vos fiancés, jeunes filles. C'est vos jeunes gens, qu'on torturera comme tant d'autres dans le silence du désert africain.

La lutte est engagée vivement. Le Comité de Défense Sociale de Paris n'a pas hésité à se faire traduire devant les assises (qui l'ont acquitté) pour publier et flétrir ces atrocités. Venez nombreux et montrez par vos véhémentes protestations, que vous êtes décidés à exiger la suppression de ce bague qui est la honte de notre civilisation au début du 20^e siècle.

A bas Biribi !

Le Comité.

Pour adhésions, s'adresser au secrétaire Guillemin François, 122, rue Elienne-Poulet, Villefranche (Rhône).



Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libérateur », c'est de lui faire des abonnés.

Communications

A bas Biribi !

Giraull, de retour de sa tournée du Nord, se tient à la disposition des camarades et des groupes de Paris et de la banlieue, du 20 août au 10 septembre, pour des conférences contre Biribi. Lui écrire immédiatement, 80, route de Pontoise, Val-Notre-Dame, Argenteuil (Seine-et-Oise). Organiser principalement le samedi.

Jeunesse Révolutionnaire de la Seine
La Jeunesse fait appel à tous les jeunes camarades pour mener une action, tous les jours plus intense. Nous devons être nombreux pour pouvoir former dans Paris d'autres sections comme celle que nous venons de former en banlieue.

Chaque semaine, la Jeunesse se réunit à propos d'un meeting, d'une protestation à rédiger, etc. ; puis un camarade, chacun à son tour, prend la parole. De cette manière, nous arrivons à former des militants capables d'aller porter un peu partout la parole de vérité et de justice ou de répondre aux attaques dirigées contre nous et nos idées.

Venez donc, camarades, grossir les rangs des révoltés.

La Jeunesse se réunit tous les jeudis au Bar Châtel, 1 bis, boulevard Magenta.

Les révolutionnaires sont avertis qu'une section de la Jeunesse est formée à Asnières. Tous les jeunes de cette région sont invités à y adhérer.

Avenir Social d'Épône. — Les camarades qui auraient des communications à faire relatives à l'Avenir Social d'Épône sont priés de se présenter le lundi 22 courant, de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, chez le secrétaire du Comité d'action et de propagande de l'Avenir Social, J. Boxberger, 59, passage des Petites-Écuries. Plusieurs délégués de l'Avenir Social s'y trouveront. Cette permanence se renouvellera une fois par mois.

Foyer Populaire de Belleville
Anciennement Causeries Populaires des 19^e et 20^e. Mercredi 24 août. — Réunion à 9 heures, 5, rue Henri-Chevreau, Exposé des travaux accomplis et de ceux qui restent à exécuter.

Syndicat des Irréguliers du Travail
Réunion samedi, 20 août, au bar Châtel, 1, boulevard Magenta.

Groupe Révolutionnaire des Originaires de l'Anjou

Ce groupement est définitivement constitué. Les camarades présents à la réunion de samedi dernier ont pris une intéressante décision. Les révolutionnaires Angevins étant dispersés dans tous les quartiers, pour les grouper il est nécessaire que le lieu des Causeries ne soit pas fixe et qu'un roulement soit établi pour certains arrondissements de façon à ce que tous les camarades puissent se rencontrer fréquemment.

Dans le prochain numéro une communication apprendra aux amis le lieu où le groupe se réunira le samedi 27.

Néanmoins les Angevins se rencontreront tous les premiers samedis de chaque mois chez Gardeux, 17, route de Flandre, Aubervilliers.

La correspondance et les communications devront être adressées au camarade Eugène Morel, 83, avenue de la République, Aubervilliers.

BOULOGNE-BILLANCOURT

Contre Biribi et les Bagnes Militaires. — Grand Meeting organisé par le Groupe des Causeries populaires, salle Béchot, 71, boulevard de Strasbourg, jeudi 25 août, à 8 h. 1/2 du soir. Orateurs inscrits : Méliard, des Bisquitiers ; Tissier, du

Comité de Défense Sociale ; Merheim, des Métaux.

PONTOISE

Groupe d'Études Sociales
Réunion du groupe le samedi, 20 août, à 8 h. 1/2, au Siège social, 14, rue Delacour (place du Grand-Martroy).
Causerie sur : *L'idée de patrie et la propagande antimilitariste*.

GRENOBLE

Groupe libre d'études sociales. — Les camarades sont avertis qu'une réunion du Groupe a lieu, le mardi de chaque semaine, salle du 1^{er} du Café Châtel, rue Chenoise. Tous les révolutionnaires, libertaires, anarchistes, de toutes écoles, sont invités à ces réunions où ont lieu de très intéressantes controverses. Ordre du jour pour mardi prochain : *De l'utilité de la formation d'un Comité intersyndical*.

MARSEILLE

Social d'Épône (Section marseillaise)
Jeudi, 25 août, à 7 heures précises du soir, au Bar de la Chance, rue Thubaneau, n° 41, réunion mensuelle. Présence de tous indispensable. Les adhésions pour la propagande rationaliste dans le département sont reçues chez les camarades : Audibert, employé des tramways (gare Noailles) ; Sarroris, syndicat des cordonniers, Bourse du Travail ; Mme Gay, rue la Farre, 7.

MARSILLARGUES

Le camarade Goirand informe les copains qu'étant obligé de quitter sous peu la localité, ils pourront se procurer :
Le *Libérateur* chez Martin Emile, rue Blanqui ;
La *Guerre Sociale* chez Bassaget Paul, rue du Château.
Les *Temps Nouveaux* et l'*Anarchie*, chez Guenier, rue de l'Hôtel de Ville.

ROUEN

Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire
Tous les mercredis, réunion, à 8 h. 1/2 du soir, salle 3, Bourse du Travail.
Mercredi 24 août, Causerie par un camarade. Cordial appel à tous.

Petite Correspondance

A. GAUDON. — Voyez Le Visage, photographie d'Autun.

BORNARD-LEDUC. — La « Conquête du pain » est l'ouvrage que nous pouvons le plus recommander au point de vue du communisme. Contient 300 pages.

Un camarade désire céder une bicyclette en bon état ; l'échangeant contre photographie, disques ou tout autre objet. — Envoyer offres à Ferrari, 224, rue de Noisy-le-Sec, à Bagnolet (Seine).

Vient de paraître :

LA CLASSE OUVRIÈRE

par L. et M. Bonneff

Les Boulangers ;
Les Terrassiers ;
Les Employés de magasin ;
Les Cheminots ;
Les Travailleurs du restaurant.
Chaque brochure, avec une couverture illustrée par Delaney : 0 fr. 15 ; franco : 0 fr. 20.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.
Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libérateur, 15, rue d'Orsel.
La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05	0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkine)	0 10	0 15
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 10	0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 10	0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25	0 30
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Aux anarchistes qui signent (Ch. Albert)	0 10	0 15
A B C du libérateur (Lerman)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
L'Anarchie (A. Girard)	0 05	0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 10	0 15
Arguments anarchistes (Beaure)	0 20	0 25
La question sociale (S. Faure)	0 10	0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15	0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 10	0 15
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarés, d'Emile Henry	0 15	0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25	1 35
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50	0 60
Les déclarations d'Etienne	0 40	0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 40	0 45
La chair à canon (Manuel Devaldes)	0 15	0 20
Aux conscrits	0 15	0 20
Lettres de plouffe (Kropotkine)	0 10	0 15
Le Militarisme (Fischer)	0 10	0 15
L'Antimilitarisme (Hervé)	0 10	0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 40	0 45
Contre le brigandage marocain	2 15	2 20
La Révolte du 17 ^e	0 40	0 45

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Ch. Albert)	0 25	0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 40	0 45
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 40	0 45
Boycottage et sabotage	0 40	0 45
Le Machinisme (Jean Grave)	0 40	0 45
Grève et Sabotage (Fortune Henry)	0 45	0 50
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot)	0 40	0 45
La syndicalisme et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	0 40	0 45
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Slackelberg)	0 10	0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 40	0 45
Le Salarial (Kropotkine)	0 40	0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 40	0 45
Grève générale réformatrice, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 40	0 45
Le Syndicat (Pouget)	0 40	0 45
Les lois socialistes	0 25	0 30
La grève générale (André Briand)	0 40	0 45
Syndicalisme et révolution (D. Pierrot)	0 40	0 45
Le parti du travail (Pouget)	0 40	0 45
Le remède socialiste (Hervé)	0 40	0 45
Le désordre social (Hervé)	0 40	0 45
Vers la Révolution (Hervé)	0 40	0 45
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60	0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 40	0 45
L'illusion parlementaire (Laisant)	0 40	0 45

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 10	0 15
La grève des électeurs (Micheau)	0 10	0 15
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janyou)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (Seb. Faure)	0 15	0 20
La femme dans les U. P. (E. Giraull)	0 15	0 20
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf)	0 50	0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes)	0 10	0 15
L'action directe (Pouget)	0 10	0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 10	0 15
Les métiers qui tuent (L. et M. Bonneff)	0 70	0 75
Les Terrassiers (L. et M. Bonneff)	0 15	0 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonneff)	0 15	0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonneff)	0 15	0 20

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sebastien Faure)	0 15	0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)	0 05	0 10
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)	0 20	0 25
La peste religieuse (Jean Mos)	0 10	0 15
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)	0 10	0 15
Dieu n'existe pas (D. Elmassian)	0 05	0 10
Le Néant (incombustibilité de l'âme) (Liplay)	0 50	0 55
La panacée révolution (Jean Grave)	0 10	0 15
Justice (Fischer)	0 15	0 20
Les Incendiaires, Icône (E. Vernesh)	0 10	0 15
Le procès des quatre (Almeryda)	0 20	0 25
L'éducation de demain (Laisant)	0 15	0 20
L'amour libre (Mad. Verne)	0 10	0 15
L'immoralité du mariage (Chaugli)	0 10	0 15
Pages choisies d'Aristote	0 10	0 15
Opinions subversives (Clemenceau)	0 15	0 20
L'internationalisme, documents (James Guillaume), 15 volumes	5	5 40
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaures, Ernest Vaughan, J. B. Clement, Sébastien Faure, Guesde, Allemande, Géraud-Richard, La livraison)	0 40	0 45
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 40	0 45
Réflexions sur l'individualisme (Devaldes)	0 80	1
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbaillon)	0 05	0 10
L'anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 10	0 15
A bas les morts (Giraull)	0 05	0 10

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 45	0 50
En Normandie, chanson (M. Verne)	0 40	0 45
Berceuse, avec musique (Madeleine Verne)	0 20	0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Chaque chanson	0 20	0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra	0 40	0 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 40	0 45
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75	0 85
Vues de « La Ruée » (12 cartes)	0 60	0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60	0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	4	4 10
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75	3 25

Anarchisme (Elzbacher)	3	3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25	1 75
La Société universelle (Sebastien Faure), nouvelle édition	2 75	3 25
La Révolution et l'idéal anarchique (Eliase Reclus)	2 75	3 25
Œuvres de Bakounine, t. 1 et 2, chaque	2 75	3 25
La Société Future (Jean Grave)	2 75	3 25
Anarchistes (Mackay)	2 75	3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave)	2 75	3 25
L'individu et la Société (Grave)	2 75	3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour)	3	3 50
Temps futurs, Socialisme Anarchique (Naguel)	2 75	3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit)	2 75	3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen)	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Dornela)	2 75	3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naquet	3	3 50
Réformes, révolution (J. Grave)	2 75	3 25
Psychologie de l'Anarchisme socialiste (Hamon)	2 75	3 25

ANTIMILITARISME, ANTI-PATRIOTISME

L'Antimilitarisme et la Paix (Gohier)	1	4 10
Le Socialisme et la Guerre (Gohier)	0 95	1 20
Nos oncles Benjamin (Claude Tillier)	1 80	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Désarmement ou alliance anglaise (Naguel)	3	3 25
La Grande Famille, roman (Grave)	2 75	3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet)	2 75	3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles)	2 75	3 25
Biribi, roman (Barbier)	2 75	3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)	3	3 50
Sous le Sabre, roman (Jean Ajalbert)	3	3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richet)	1 35	1 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine)	2 75	3 40
La Commune (Louise Michel)	2 75	3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato)	2 75	3 25
Les joyeuxetés de l'Exil (Malato)	2 75	3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne, Monjuich, Cuba, Les Philippines (Tarrida del Marmol)	2 75	3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine	2 75	3 25
Lettres historiques (Pierre Lavroff)	3 60	4
La Commune au jour le jour (Reclus)	3	3 40
Dieu et l'Etat (Bakounine)	2 75	3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'entraide (Kropotkine)	3	3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier)	3	3 50
Précis de Sociologie (Palante)	2 50	2 75
Combat pour l'individu (Palante)	3 75	4
L'individu contre l'Etat (H. Spencer)	2 20	2 50
La Vie ouvrière en France (F. Pelloutier)	3	3 50
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75	3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato)	2 75	3 25
La Sociologie d'après Petenographie (Ch. Létourneau)	4 50	5
Observations sur le développement de l'Enfance (Gabriel Giraull)	3 35	4 50
L'éducation morale, intellectuelle et physique (Spencer)	2	2 25

SCIENCES, PHI